Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 86 (1959)
Heft: 3

Artikel: Marc-Henri en voyage : [1ère partie]
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-231268

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MARC-HENRI EN VOYAGE

par JEAN DES SAPINS

On s'enmode

Comme il sortait d'une séance de Municipalité, Marc-Henri emmena ses deux amis, Jules au Sapeur et François du Crétêt dans sa cave, histoire de pouvoir discuter tranquillement de la prochaine virée.

Tandis que notre syndic s'était placé devant un vieil « ovale » les deux municipaux s'assirent sur une maîtresse poutre connue de tous les invités à dix lieues à la ronde.

— Voilà ! dit Marc-Henri après avoir humé son vin, j'ai pensé qu'en ces temps de trois expositions on pourrait s'offrir une virée vers le Nord. Qu'en pensez-vous ?

Il n'y eut pas de réponse. Le verre continua de circuler à la ronde.

Marc-Henri reprit :

— Je dis bien « trois » expositions. Nos femmes iront à la Saffa, quant à nous, chacun sait que le 39e Comptoir nous y verra comme les précédents, et puis il reste... Bruxelles !

Le mot était lâché !

Jules au Sapeur vida son troisième verre et dit :

— Oh ! moi, quand il faut partir, je suis toujours d'accord.

François ferma les yeux, se passa la main dans les cheveux et la porta à la bouche comme pour retenir une réponse trop hâtive :

— Vous me connaissez, je suis du bois dont on fait les flûtes. J'ai beau être casanier, comme on dit, mais je vous accompagnerai, histoire de ne pas vous laisser partir seuls. Seulement voilà, je ne m'occupe de rien. Je vous laisse faire le nécessaire. C'est dit !

— Grand dadais, reprit Marc-Henri, ça a toujours été ainsi. On te laissera dormir tout ton saoûl en wagon et

ailleurs. Ne te fais pas de bile. On ne prendra pas la Chevrolet pour avaler des kilomètres, ni l'avion pour fendre les nuages. Qu'en dites-vous ?

— D'accord ! fit Jules au Sapeur.

— Je n'ai rien contre ! dit François.

Et c'est ainsi que nos trois voyageurs s'enmodèrent, un beau matin, en direction de Bâle. Ils y trouvèrent quelques Confédérés qui étaient leurs compagnons de route.

Quand ils furent bien installés sur des coussins de moquette, Marc-Henri déclara :

— Dire qu'on est dans un train allemand et que nous traverserons cette Rhénanie pour aller en Hollande, ce n'est pas croyable, moi qui ai toujours dit que je ne mettrai jamais les pieds chez ces « Tusches ».

— Le temps n'est plus, ajouta Jules au Sapeur, où nous sifflions la « Marseillaise » dans les rues de Strasbourg à la veille de la première guerre, lors de de la course d'Ecole d'agriculture. La police nous avait conduits au poste. Quelle histoire ! Tu t'en souviens François ?

— Ah ! oui, jamais je n'ai eu autant peur.

* * *

Le train longeait les collines de la Forêt-Noire. Au loin, à l'ouest, c'était la « ligne bleue des Vosges » et, entre ces deux chaînes la vaste plaine fertile

coupée par le Rhin encore invisible.

Au bout d'une petite heure, François s'assoupit et ne tarda pas à s'endormir.

— Dors seulement, fit Marc-Henri, on est là pour une dizaine d'heures.

Il sortit dans le couloir et comme il parle le « Schwytzdütsch » aussi bien qu'un citoyen de Bumplitz, il lia conversation avec les Confédérés, ses voisins.

On traversa des villes et des ports fluviaux. On aperçut des cheminées d'usines. Et puis le fleuve se resserra entre des collines couvertes de vignes.

— On dirait un coin de Lavaux, fit Marc-Henri, avec ses parchets bordés de murets. Mais ils auront beau faire, jamais, pour la qualité, ils ne pourront produire un « Dézaley ».

Des jeunes filles se penchaient aux fenêtres pour apercevoir le rocher de Loreley. Il apparut bientôt ainsi que des vieux châteaux couronnant des collines historiques.

Grande animation sur le fleuve en ce beau dimanche d'août : bateaux, vedettes, voiles. Le vieux Rhin se présente dans toute sa beauté. On entend chanter en allemand. Marc-Henri qui voudrait répondre par un solide : « Il est à nous le Rhin » se borne à dire :

— Pour beau, c'est beau, c'est entendu, mais c'est partout qu'il y a des coins à admirer. Il ne faut pas trop se grimper le bobéchon ici comme ailleurs.

Le soir tombe et le train arrive à Cologne. On aperçoit d'abord la cathédrale, puis à l'entrée de la gare, une statue équestre : un cavalier coiffé d'un casque à pointe. Est-ce un général ou un empereur, on ne sait.

— Tiens ! fait Marc-Henri, je pense que c'est le dernier casque à pointe du pays. En a-t-on assez vu de ces Fritz !

Avant d'entrer en Hollande, il y a la traversée de la Ruhr : forêt de cheminées, usines immenses :

— Hein ! dit Jules au Sapeur en poussant ses voisins du coude, ces tonnerres d'Allemands, ce qu'ils se sont remontés et rapidement, pas vrai ?

En gare d'Utrecht, ce fut toute une affaire de réveiller François qui se croyait encore étendu, dans son lit, à Biollens. Les yeux à peine ouverts, il dut descendre de wagon et fit des efforts surhumains pour « ringuer » ses deux valises. Que de peine pour cheminer sur ces trottoirs qui n'en finissent plus, descendre les escaliers, les remonter et attendre debout dans le vacarme d'une grande gare.

— Ouf ! on y est, s'écria-t-il en tombant sur la banquette.

A La Haye on prit le car pour se rendre au bord de la mer, dans un hôtel tourné vers le large. Et nos trois Vaudois s'endormirent bercés par le bruit des vagues.

(A suivre.)

Café-Restaurant Vaudois

Riponne 1

HOTTINGER, KAESER & CIE

Téléphone (021) 23 63 63